

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 32

Artikel: La boue de Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Héroïquement, le papa était parti. Nommé dans un petit village, il espérait que son rejeton trouverait là un milieu favorable pour se ressaisir et abandonner ses déplorables habitudes. L'air des champs, la belle nature, les petits ruisseaux, la grande forêt, ça ne donne pas la soif : chacun sait ça.

Mais il fallut déchanter.

Cependant le saint homme était philosophe, avec un brin de gaieté ; il ne manquait pas d'à-propos et savait faire bonne contenance devant l'adversité.

Au bout de quelques mois, tous les bouchons de la contrée étaient familiers à Frédéric et, certain soir de réunion de jeunesse, quelques vigoureux gars ramenaient à la cure le malheureux jeune homme dans un état lamentable.

Ce fut le papa qui vint ouvrir la porte et reçut ses visiteurs sans acrimonie :

« — Le ciel soit loué ! je suis tombé dans un pays de cocagne ; les uns m'envoient du saucisson, les autres un jambon. En voilà qui m'apportent le cochon tout entier ! »

Pour que l'histoire soit morale, Frédéric a fini sa thèse et passé ses examens.

Il est aujourd'hui grand conseiller. E. F.

L'esprit féminin. — C'est une maxime généralement reconnue, disait un mari à sa femme, que celui-là est un vrai fou qui n'épouse pas une femme sotte ; car l'esprit d'une femme peut lui servir à autre chose qu'à faire un sot de son mari.

— Pardon, monsieur, reprit sa femme.

— Et à quoi donc ?

— Il peut servir encore à empêcher qu'il ne s'en doute.

L'étoile. — Deux amoureux se promenaient un beau soir. Elle, habituée à voir tous ses caprices satisfaits par l'élu de son cœur, regardait longuement une étoile qui brillait au firmament d'un éclat tout particulier.

— Ne la regarde donc pas tant, chérie, dit l'amoureux, je ne puis te la donner.

ONNA BRAVA DZEIN

EIN è mé que d'onna mère de cliiau z'individus que sant dâi z'hypocrite de la métsance ; que vo fant boun asseimblant et que vo medzant per derrâi ; que fant lè z'honîto et que sant dâi franc maulhonîto ; que vant soveint âo pridzo po qu'on ne sè maufye pas de leu ; quie, po vo dere lo fin mot, que sè catsant

SCÈNE VI

LE PÈRE MARS. — Mlle SPITZIG.

Mlle SPITZIG (*entrant*). — Bonsoir, monsieur Mars.

LE PÈRE MARS (*saluant militairement*). — Bien l'honneur, mademoiselle... Vous avez retrouvé vos matous ?

Mlle SPITZIG. — Oui, mais je ne sais ce qu'ils ont : ils ne veulent pas toucher au mou frais que je leur ai servi, eux qui en raffolent pourtant !... Je me demande ce qu'ils ont bien pu manger pour être si dégoutés !

LE PÈRE MARS (*haussant les épaules*). — Peuh ! Ils sont comme madame Michu : elle aussi est furieusement dégoutée !

Mlle SPITZIG. — Dégoutée de quoi !

LE PÈRE MARS (*furieux*). — D'un bon parti que je lui ai présenté.

Mlle SPITZIG. — Ah ! ceci, monsieur Mars, ce n'est pas mes affaires... Mais, dites-moi, qu'était-ce que ce vacarme que j'ai entendu de ma chambre, il n'y a pas une demi-heure ?... J'aurais juré que ça partait de l'arrière-boutique.

LE PÈRE MARS (*de nouveau inquiet*). — De l'arrière-boutique ?... Des bêtises, mamzelle, des bêtises !

Mlle SPITZIG. — Vous ne croyez pas que des

derrâi le bon Dieu por qu'on ne vâie pas cein derrâi le bon Dieu. Preuve ein è per Molâre de Rondze-piâo, — à cein que m'a de clli sacré Théo de Sèryon, on corp. s que, se ti lè coup que l'a de onna dzaniye, la. i ètâi tsesâ on pâi äobin on cheveu, lâi a dza. i veingt ans que sarâi asse pliëmâ qu'on caïon tye, a, qu'on vint de racliâ. — Dan, clli Molâre tegnâi onna petita boutiqua iö veindâi dâu pâivro, dâo sucro, qu'on trâove dein grietz, de la sau et de tot cein que dzein, serccliiau boutique. L'étâi onna brâva dzein, serccliiau boutique et tot, avoué on galé dèvesâ, lè man djète et lè get tant dâo qu'on arâi djurâ on saint dâi z'auto rîdzô. Et lè dzein desant eintre leu. « Clli Molâre vâo pas vivre, l'è trâo bon por sta terra ! » Fasâi assebin sa prèire tote lè veille, quand l'avâi clliau sa boutique, — ma ne fasâi pas credit.

L'avâi, po lâi baillî on coup de man, on gaçon qu'on lâi desâi Vin-couet, por cein que l'avâi lo mor on bocon rodzo et ti lè dzor, vè lè nâo äore de la né, Molâre fasâi dinse à Vin-couet :

— Vin-couet, vin vâi ice.

— Lâi su, noutron maître.

— A-to clliau la boutique ?

— Oï, noutron maître.

— A-to met de l'iguie dein lo venégro ? lè dzein n'âmant pas que sâi trâo fort.

— Oï, noutron maître.

— A-to êcovâ la boutique ?

— Oï, noutron maître.

— A-to crebliâ lè z'êcovîre ?

— Oï, noutron maître.

— A-to met lo prin dein lo pâivro ?

— Oï, noutron maître.

— A-to mêd de la finna sabllia dein lo café moli ?

— Oï, noutron maître.

— Et dein lo grietz ?

— I'è assebin met la pllie prinna, noutron maître.

— A-to met on bocon de sau dein lo sucro tamisâ ?

— Oï, noutron maître.

— Eh bin ! Dieu sâi bënî. Ora, mettein-no à dzênâo et fasein la prèire.

Et ie prèive vretabliameint dau fin fond de son tieu.

Ah ! la brâva dzein que clli Molâre.

MARC A LOUIS.

Constitutionnels, à l'œuvre. — Dans un de nos cantons qui vient de reviser sa constitution, un président de commune écrivit au préfet qui venait de lui envoyer un certain nombre d'exemplaires du nouvel acte législatif :

voleurs s'y soient glissés ? C'est tout plein de sacripants, ces temps-ci. Et justement il me semble avoir entrevu par là un personnage de mauvaise mine, tout de rouge vêtu.

LE PÈRE MARS. — Un sacripant rouge ! autant dire le diable !... Vous voulez rire, mamzelle la maîtresse d'école ?

Mlle SPITZIG. — Je parle très sérieusement, monsieur Mars. Mais est-ce que vous auriez peur, vous, un garde-champêtre, un soldat d'Afrique, un homme qui porte le nom du dieu de la guerre ?

LE PÈRE MARS (*se renjorgeant et se pavanant dans la boutique*). — Peur ? moi ! Je vous pardonne cette injure, mamzelle, en raison de votre ignorance et de votre sexe imparfait... Mais, mille bombardes de bombardes ! une armée entière ne me ferait pas reculer !... Qu'ils osent seulement montrer ici le bout de leur nez, vos voleurs, vos brigands et tous vos diables de l'enfer ! ils trouveront à qui parler ! je vous en réponds ! (*En prononçant ces derniers mots, le père Mars se trouve en face de la porte qui s'est ouverte toute grande, laissant voir Finot dans son costume d'amiral*).

LE PÈRE MARS (*reculant effaré jusqu'à l'arrière-boutique, tandis que Finot s'avance gravement et que Mlle Spitzig s'affale sur un escabeau*). — Le sacripant rouge !

FINOT (*s'efforçant de prendre une grosse voix*).

« Monsieur le Préfet, j'ai reçu la nouvelle Constitution que vous avez bien voulu m'adresser. Je l'ai aussitôt fait distribuer solennellement, et il en sera de même dans la suite, pour toutes celles qu'il vous plaira de m'envoyer. »

Avec le travail. — Un membre d'une commission scolaire, visitant une école, adresse aux élèves la petite allocution que voici :

« Jeunes élèves, je vois avec plaisir que quelques-uns d'entre vous occupent les premiers rangs de la classe. C'est très bien... mais il y en a trop dans les derniers... Il faut absolument travailler davantage. En travaillant, vous pourrez et vous devez arriver à être tous dans la première moitié. »

Chaleur et mouches. — Pendant les chaleurs de l'été, les mouches indigent aux chevaux de vrais supplices. Quelques fermiers anglais ont pratiqué avec succès le procédé suivant. Il consiste dans l'application, avant de harnâcher, d'une mixture d'une portion d'acide phénique et de six portions, au plus, d'huile d'olive. On doit en frotter légèrement l'animal avec un chiffon. Il est bon d'en étendre une couche plus épaisse dans l'intérieur des oreilles et sur les parties les plus ordinairement attaquées. L'application doit être renouvelée dans le courant de la journée. Mais tant que persiste l'odeur de l'acide, les mouches ne s'attachent pas à la peau.

La boue de Paris. — Un jeune homme de Lausanne, qui vient de se placer à Paris comme garçon de café, écrit une première lettre à ses parents, dans laquelle on remarque cette naïveté :

« La boue de Paris, quand il pleut, a deux grands inconvénients : le premier est de faire des taches noires sur les pantalons blancs ; le second des taches blanches sur les pantalons noirs. »

L'apparence. — Au café, un monsieur venait de quitter un groupe.

— Voilà, dit quelqu'un qui ne connaissait pas le partant, un homme qui doit être bien bête, si l'on peut en juger par sa figure.

— Sa figure est trompeuse, lui répondit-on, car il est bien plus bête qu'il n'en a l'air.

Dans la rue. — Oh ! regardez donc, que c'est curieux : ce monsieur a la barbe toute blanche et les cheveux encore d'un très beau noir.

— Mais, c'est tout simple ; il travaille plus de la mâchoire que du cerveau.

pour effrayer le garde-champêtre. — Madame la marquise de Carabas est-elle prête ?

Mlle SPITZIG (*au père Mars*). — Qu'est-ce qu'il dit ? Saisissez-vous de lui avant qu'il nous ait coupé le cou.

LE PÈRE MARS (*se servant de Mlle Spitzig comme d'un rempart*). — Laissez-moi faire !... (*Haut à Finot*) Au nom de la loi je vous arrête !... (*Il tire son sabre*).

FINOT (*tirant son épée*). — Ah ! ben, elle est bonne, celle-là !... Venez donc vous y frotter, vieux croquant !

LE PÈRE MARS. — Vieux croquant ! vieux croquant !... Je vais chercher la police, moi. (*Il fait mine de sortir*).

Mlle SPITZIG. — Ah ! mais non !... Au secours ! au secours. (*Parait Célestine en atours de grande dame*). (*La fin samedi*).

C'est le cas de le dire. — Dis-moi, mon petit Paul, ta tante n'ouvre pas la bouche, aujourd'hui ; explique-moi donc ce mystère.

— Elle ouvre pas la bouche, parce qu'elle a donné son dentier à réparer.

— Ah ! voilà : c'est « fermé pour cause de réparation. »

Rédaction : Julien MONNET et Victor LAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.